

RÉVOLTE

PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

LA RELIGION ET LA SORCELLERIE¹

(Suite et fin)

Il faut lire dans notre auteur comment l'Inquisition créa la sorcellerie, — créa, dans le sens précis du mot. La sorcellerie, jusque-là, n'avait existé qu'à l'état de magie blanche ou noire, disions-nous; mais les théologiens la péjorèrent en hérésie et en apostasie. Jusque-là elle n'apparaissait que rarement, pouvait passer pour une quantité négligeable. — Mais quand intervinrent le confessionnal et la chaire, elle prit un développement formidable, la prison et les bûchers aidant. « Le sang des martyrs fit éclore une multitude de indices », racontent les historiens ecclésiastiques, qui devraient ajouter : « et la cendre des bûchers foisonna en sorcières ». Il faut admirer comment les inquisiteurs instillèrent leur théorie aux masses, aux juges et officiants, aux savants et docteurs — mieux encore, à l'âme des inculpés, à l'esprit des inquisitionnés. Accusiez quelqu'un d'avoir mis les tours de Notre-Dame dans la poche : pourvu que vous fassiez entrer la douleur assez avant dans la moelle du misérable, il finira par se sentir criminel, et avant d'expirer, humblement et sincèrement, de son crime il demandera pardon à Dieu et aux hommes !

Décidé qu'on était à purger la chrétienté de la maléficence qui l'infestait, on y alla vivement. Les frais n'inquiétaient point, car on se payait sur l'avoir des inculpés : le jugement en sorcellerie entraînant la confiscation des biens, le prévenu payait grassement pour être enchaîné, mis au pain et à l'eau, pour avoir les os brisés, les ongles arrachés, être tenaillé avec des pinces rougies et finalement brûlé. Trouvant que les dénonciations n'arrivaient pas assez vite, quelques provinces instituèrent des « renifleurs de sorcières », lesquels allaient de ville en ville, de hameau en hameau, recueillir les indices; ils étaient payés à la journée, sans préjudice des primes qu'on allouait par arrestation. Ce beau zèle dura pendant quelques générations, éclatant par ci, se calmant par là, se réveillant par ailleurs.

Les pays de religion grecque furent épargnés; par bonheur pour eux ils étaient plongés dans une barbarie d'idolâtres. La communion réformée lutta de sévérité avec la communion catholique. A Genève, Calvin, éta-

blissait l'inquisition calviniste, laquelle brûla cent cinquante malheureux en soixante années : c'était assez bien pour une petite ville, mais l'on fit mieux ailleurs. Théodore de Bèze, « l'autre Mélanchton », tançait la tiédeur du Parlement de Bordeaux, l'accusait de faiblir. C'était une détestable calomnie, et le dit Parlement le montra bien par son illustre Delancré, le héros immortel des procès du Labourd. De l'ancien continent, l'épidémie gagna le nouveau. Les Puritains qui avaient fui la persécution des frères anglicans s'en donnèrent à cœur joie dans la Nouvelle-Angleterre, fastigeant en place publique les Quakers et les Shakeresses, brûlant ou pendant des hommes et des femmes pour crime de sorcellerie. Même ils accrochèrent un chien à la potence pour avoir entretenu des rapports illicites avec le Diable, et pour le même crime firent assommer un toutou par la main du bourreau. Peine trop douce. A Rome, le Saint-Consistoire n'avait pas hésité à brûler vivif un cheval qui avait fait des tours trop étonnants dans une représentation d'acrobates. Bâle, l'illustre cité de Bâle, avait fait monter un coq sur le bûcher de Jean Huss.

Au début, les accusations portaient sur les individus qui déplaisaient à la communauté : bergers mal famés, pouillards suspects, mégères détestées par leurs voisins, abominables vieillards qui faisaient avorter les gougues et vendaient de la poudre de succession ainsi que de la mort aux rats. Le Saint-Office ne traînait guère ces espèces, il les « interrogeait en douceur », c'est-à-dire ne les écrabouillait qu'un peu, puis les incinérât en un feu de joie à l'édification de bons chrétiens. Le spectacle était goûté, on le recherchait, mais à mesure qu'on s'y accoutumait, on éprouvait le besoin d'augmenter l'émotion. Le peuple, artiste à sa manière et né avec l'instinct du drame, veut que d'acte en acte l'intérêt se corse et aille grandissant. La vue d'un barbon mâle ou femelle, qui flambait sur un tas de fagots, ne manquait pas d'agrément, mais une fois en appétit, deux bouchées valent mieux qu'une et trois mieux que deux. Peu à peu on en arriva aux fournées entières. Ainsi en 1589. Quedlimbourg, une ville de quatrième ordre, avec onze ou douze mille habitants, se donna le luxe de rôtir cent trente-trois sorcières en un seul après-midi. — A Neisse de Silésie, le magistrat voyant que le bûcher exigeait trop de préparatifs, avait construit un four particulier dans lequel, en 1651 seulement, il fit cuire quarante-deux femmes et filles. — Il fut brûlé dans la principauté de Neisse, en neuf ans seulement, plus de mille personnes, parmi lesquelles des enfants de deux à quatre ans de deux à quatre ans. — Devant la porte de Brunswick les bûchers étaient en si grand nombre qu'on eût dit une petite forêt. Dans le duché tout entier on brûla dix sorcières par jour, soit 36,000 de 1591 à 1600. Où qu'on re-

gardât en Allemagne, on voyait des piles de bois flambantes, disait Frédéric de Sprée.

A ce régime, les campagnes se dépeuplaient. De misérables localités furent suppliciées dans la presque totalité des habitants. On cite deux villages près de Trèves, dans lesquels il ne restait plus que deux femmes en 1586; toutes les autres avaient flambé. On tuait le peuple pour le débarrasser des gêneurs. Rappelez-vous la fable de *l'Ours et du Jardinier*. On a voulu savoir combien l'Inquisition fit de victimes pendant les cinq demi-siècles qu'elle ravagea l'Europe. Les uns ont compté quelques millions, les autres seulement plusieurs centaines de mille. Jamais pareil vent de folle cruauté ne souffla sur le monde. Moloch n'avait jamais été à pareille fête, « Moloch qui se saoulait de spectacles barbares et de sang humain », comme disait Bossuet. Et l'on nous sert encore des amplifications oratoires sur les chrétiens qui souffrirent le martyre sous les empereurs romains! — Tôt ou tard, quelque historien recherchera combien le christianisme a donné, et combien il a fait des victimes. La comparaison ne manquera pas d'être édifiante. Il faudra suivre les Bollandistes aveuglement et ne contester aucun chiffre du martyrologue, pas même celui des onze mille vierges, — soyons précis — des dix mille et onze vierges, compagnes d'Ursule, belle princesse, fille de Nerthus. Sous la conduite d'une blanche colombe, les saintes demoiselles partirent de Bretagne en onze bateaux, allèrent à Rome se faire donner l'extrême-onction par le pape, puis repartirent pour Cologne, sur le Rhin, afin d'y être martyrisées. Elles y trouvèrent, à point nommé, toute une armée de Huns, bourreaux complaisants, qui, gentiment et déceimment, les expédièrent dans l'autre monde.

A la longue, nos paroissiens en eurent assez de ne brûler que des sorcières sortis du commun. Quand ils eurent vu griller assez de vieilles et répugnantes compagnottes, ils réclamèrent des criminelles ayant meilleure façon. Les juges furent aussi de cet avis et servirent des sorcières à chair plus engageante. Le goût s'épurait : après la quantité, la qualité. Le peuple demandait à pouvoir s'intéresser à la victime — ô les bonnes âmes! — Et quand elle était jeune encore et sanglotait sous ses cheveux épars, tandis que les sbires la traînaient au brasier, combien touchant, combien pitoyable de savourer l'effroi figé sur les traits, l'horreur qui faisait trembler les membres! Suivez les procès-verbaux : celle-ci, la plus jolie paysanne de dix lieues à la ronde, cette autre, l'étoile de la ville, la troisième, chanteuse renommée, la quatrième dansait à ravir. Les voir hisser sur le bûcher, c'était beau comme le flambement de la *Juive* à l'Opéra. Et les foules accouraient, la représentation faisait recette. Les assistants se prenaient d'une émotion délicieuse et bien légitime, — la sensibilité n'est-elle pas le plus noble attribut de l'homme? — Les secours palpitèrent d'une

(1) Critique d'un livre de M. Baisnac, *Les Grands jours de la Sorcellerie*, Paris, Klucksieck, éditeur, rue de Lille, 11.

sympathie plus douce encore et plus profonde quand il y avait lieu de soupçonner que la malheureuse créature, si belle et attrayante, était pure de tout crime. L'Eglise n'enseignait-elle pas que le supplice du Juste, — et de quel juste ? du Juste par excellence — fut le plus splendide spectacle qui ait jamais été donné à la terre et au ciel, à Dieu, aux anges et aux hommes !

Des bourgeois très notables y passèrent donc à leur tour, des prêtres fort bien, des docteurs huppés, de belles madames. La bête féroce prenait goût à ce sang plus délicat et généreux. Où en viendrait-elle ! Que demanderait-elle demain ? — Donnez-moi des brutes et je vous aurai bientôt fait des tigres, dit quelque part Mirabeau.

Alors le Tiers-Etat se prit à réfléchir — il en était temps. — Les classes dirigeantes envisagèrent ces questions sous un jour tout autre. La sorcellerie existait-elle vraiment ? Y avait-il pacte réel avec le Diable ? La possession démoniaque était-elle prouvée ? Une petite sorcière pouvait-elle réellement déchaîner les grêles et les foudres ? Ce qu'on avait pris pour un crime affreux n'était peut-être qu'une maladie ? Et si cette maladie était le fait des médecins ?

On se mit à discuter, on se mit à raisonner, si bien que l'ère des procès de sorcellerie fut close en France par l'acquiescement du Père Girard et de la belle Cadière, en 1731. Mais les plus intelligents arrivèrent à se demander : « S'il n'y a pas de sorcellerie, il n'a pas de Diable ? et si le Diable n'est pas une personne, Dieu est-il une personne ? Et s'il n'y a pas de Diable, que rest-t-il de Dieu ! » Nicole n'avait pas tort. Le vertueux Janséniste se trouva même avoir été plus prophète qu'il ne pensait : Après avoir discuté Dieu, les gens discutèrent le roi, et après le droit canon, le droit civil.

Toutefois l'Eglise se défendit bravement. On ne sait trop laquelle des deux communions chrétiennes, la catholique ou la protestante, tint le plus longtemps la brèche. En Suisse, la justice qui exécuta la Schlœgel, en 1775, était catholique, mais celle qui, en 1780, fit l'exécution de Glarus, était protestante, ainsi que celle qui alluma le bûcher de Posen en 1793. Pour ce que nous connaissons, la Réforme eut la dernière manche dans l'ancien monde, mais dans le nouveau, ce fut le catholicisme qui, encore en 1877, au Mexique, brûlait cinq sorcières du coup, après procès régulier. « J'ai fortement lutté contre ma sœur, et j'ai gagné la victoire » s'écria la nouvelle Rachel.

Il faut lui rendre cette justice, ni dans une confession ni dans l'autre, l'orthodoxien n'a rien désavoué de ses affirmations antérieures. D'ailleurs, elle ne le pourrait sans reconnaître pour erronée la révélation, qui est sa raison d'être. Sur ce point vital, l'Eglise sent l'impossibilité des concessions, aussi n'en fait aucune. Quand on vient à traiter certaines questions, les chevaliers du Credo affectent de regarder ailleurs. Sans doute, ils n'affirment plus envers et contre tous que les démons sont les auteurs immédiats de tous les maux, péchés et accidents, ni que les sorciers font la grêle et les gelées. Quand leur enfant est pris de convulsions, ils appellent, non pas l'exorciste, mais le médecin. Un peu moins gênés que les catholiques par l'infailibilité qu'ils se sont attribuée, les calvinistes contemporains ne cherchent plus « des lumières » dans Cotton Mather ; les luthériens se permettent de sourire à quelques *Propos de Table*. Et si on les presse, ils avouent discrètement que leurs anciens docteurs ont pu interpréter tels ou tels passages de la Bible d'une façon trop littérale ; ils ad-

mettent que la forme chrétienne comporte quelques progrès dans le cours des siècles. De leur côté, les Sulpiciens ont relégué Sprenger et Bodin en les vieilles armoires du Vatican. Aux indiscrets qui demandent pourquoi les inquisiteurs ne fonctionnent plus concurremment aux cours d'assises, ils répondent avec une fine ironie que « nous n'en sommes plus dignes ». C'est pour des matières plus abstraites que nos théologiens proclament la perpétuité de la foi et l'invariabilité de la doctrine. Sur ce point particulier, l'Eglise garde le silence, mais elle garde aussi son dogme et le gardera. Bon gré, malgré, elle tient à la bulle d'Innocent VIII, et ne démarrera pas de la *Somme*.

Elle y est. Qu'elle y reste !

(La Société Nouvelle. — A suivre) ELIE RECLUS

ALPHONSE L'INDISPENSABLE

La Bourse n'est pas seulement l'édifice de style grec et d'allure plus grecque encore, avec ses joueurs de tout acabit ; le monument à Plutus acquiert d'autres avantages. Il n'est, pour ainsi dire, point de semaine où un fail saillant ne vienne prouver combien il est peu sûr de pénétrer, le jour, dans l'antre de ces agents qui ne donnent même plus, à personne, le change ! Voici, maintenant, à peu près établi qu'il n'est également pas sans danger de se promener, le soir, autour de la Bourse. C'est la vie qu'on y laisse.

Le cas de ce pauvre M. Titard entraîne aux pires conclusions ; et, sans vouloir insinuer que l'auteur de la sanglante agression pourrait bien être un coulisier hargneux ou décaqué, il est, en somme, plutôt logique qu'on assassine durant la nuit.

Pourtant, de bonne grâce, il faut — et très nettement — convenir que ces messieurs de la haute banque sont, sans doute, pour très peu de chose dans le drame qui préoccupe l'opinion. C'est, je l'avoue, en simple incidente que je pique une banderolle au Veau d'or.

Le coupable reste à chercher.

On a dit que c'était une femme — évidemment de mauvaise vie et de mœurs déplorables — qui, pour employer les loisirs de sa nocturne promenade, avait trouvé peu banal de plonger son parapluie dans l'œil droit d'un journaliste.

Sur une piste aussi belle, plusieurs de nos grands confrères se sont aussitôt lancés.

Ils ont écrit de fort bonnes choses, développant le thème général de l'épuration de Paris.

Le malheureux M. Titard et même le fatal pépin qui lui donna si terrible mort apparaissent dans les chroniques, mais ils ne faisaient qu'apparaître. Vite, au détour de la colonne, on obliquait vers les trottoirs où déambulent les tristes filles : Ah ! qu'on rassure la capitale, qu'on la débarrasse enfin de cette tourbe ! Les plus joyeux noctambules sont intimement menacés. Paris va perdre tous ses charmes. On ne pourra plus s'amuser le soir !

Et nous nous sommes mis à penser aux amusements dont s'agissait. Nous les connaissons, ces fameuses vadrouilles.

On boit on boit, changeant de brasserie, allant des boulevards au quartier latin et du quartier latin aux halles ; on boit, on court après les femmes qui passent, on s'assoit à côté de celles qui sont assises, et on les embête toutes, toutes.

C'est la scie des cafés de nuit.

Elles vous prient de cesser, les femmes ; allons donc ! Il faut la laisser tranquille, celle-ci, c'est demain le terme et elle n'a pas le premier sou. Celle-là vous supplie de ne plus la

que vient tout le mal. Il protège les filles publiques et ne supporte pas la flanelle !

Plus moyen de rire uu brin, ni de tracasser une grenouille.

Les sympathiques noctambules ne peuvent guère risquer leurs farces sans exposer leurs gibus à l'aplatissement complet.

C'est navrant et c'est très cher.

Ça ne doit plus longtemps durer...

La relégation, le bagne, tout ce que vous voudrez ; mais, que diable ! Monsieur Lozé, rendez les poissons à la mer.

Il y va de l'honneur de Paris et de l'existence de la Vadrouille.

M. Lozé prêtera-t-il l'ouïe aux cris d'alarme du confrère ? Fera-t-il faire quelques ralles ?

C'est possible, mais c'est secondaire. La première cause à indiquer, c'est la stupidité féroce de tous les bourgeois en goguette.

A force de chercher des distractions bêtes en tournant des malheureuses, ils ont obligé ces pauvres filles à songer à la parade. Elles ont maintenant un associé, un gaillard qui les soutient, qu'elles aiment et qui les défend.

Si l'emploi de cet Alphonse-là est devenu indispensable, c'est la faute aux messieurs très bien !

(L'Endehors)

Zo d'AXA.

LES CHAMBRES SYNDICALES

Lorsque les gouvernants prétendent que l'ouvrier des villes est imbu de l'esprit révolutionnaire, ils se moquent. Frondeur en certaines occasions, tout au plus, routinier et conservateur d'essence en général, bien plutôt.

Devant son exploitation, en présence de sa misère continue et grandissante, l'ouvrier a toujours fermé les yeux à la réalité, effrayé du seul remède à y apporter, cherchant à pallier le mal par des innovations inoffensives.

C'est ainsi qu'en la moitié de ce siècle, ressentant déjà les effets du système capitaliste sous lequel on le broyait, l'ouvrier eut recours aux formations de Chambres syndicales ayant pour but la résistance aux exigences patronales.

On voulait la discussion, la parité avec le Patronat, non sa suppression. Toujours sentimental, le peuple répugne aux nécessaires exécutions, et le fait existant lui a toujours paru la chose dûment acquise et respectable, qu'il vénère.

Seules, les grandes disettes et les grandes